

Poétique de l'ingrat
Spring Breakers, États-Unis, 2012, 1 h 34

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2013). Review of [Poétique de l'ingrat / *Spring Breakers*, États-Unis, 2012, 1 h 34]. *Séquences*, (284), 54–54.

Spring Breakers

Poétique de l'ingrat

L'enfant terrible du cinéma indie made in USA mutile une fois de plus l'Amérique avec son cinquième long métrage, **Spring Breakers**, un ovni crasse et dark, où insanité et pureté, vacuité et saturation, épuisement et souffle se télescopent pour entrer en extase audiovisuelle.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREAU

C'est l'histoire insipide de quatre filles paumées (campées, il fallait le faire, par des stars de Disney Channel) qui, après avoir braqué le fast food du coin pour profiter à fond de leur *spring break*, sont prises sous les ailes d'un malfrat local (James Franco en dealer wannabe gangsta en tresses). Mais c'est surtout un vertigineux trip sensoriel, une orgie de couleurs et de formes, une overdose d'images (hôtels de rêve, villas de luxe, party piscine, sexe, cash, coke, gun, drink, midinettes en mini-bikini, *douchebags* ultrabronzés) et de sons (musique *catchy* non stop, passant des Black Keys à Britney, du gros techno qui crache au rap hardcore). Parce que partir en *spring break*, c'est danser, baiser et se doper sans se soucier du lendemain et du last call, c'est l'exutoire animal et le rêve sociétal où tout est possible et permis, l'envie de tout quitter pour vivre ce que certains appellent «la vraie vie» (comme en témoigne l'affreux prologue, tout en ralenti et en vulgarité, qui pousse l'hédonisme à son paroxysme).



Un nihilisme radical

Entre délire hallucinatoire, cauchemar toxique et fantasme éveillé, la mise en scène arty, à la fois fiévreuse et hypnotique du cinéaste...évoque Malick sous Red Bull

Faux film branché (comme le laisse croire sa bande-annonce), cette descente aux enfers – qui transforme l'Éden en calvaire et la volupté en effroi – révèle alors la face cachée du rêve américain et de la société de consommation, dévoile l'envie de rébellion et d'autodestruction d'une jeunesse de l'excès qui s'exprime à grands coups de *yo mothafucka bitch*, une génération Y gavée aux reality shows et biberonnés à MTV. Ces gamines de la middle class américaine, sœurs des anti-héros

d'Easton Ellis et cousines du golden boy de *Cosmopolis*, Korine les filme à l'aide d'un regard à l'ironie outrancière et avec toute la provocation, le voyeurisme et l'agressivité qu'on lui connaît. Mais il ne les regarde toutefois jamais de haut, dans ce film où les rôles sexuels et les rapports de pouvoir sont sans cesse redessinés. Des ados cramés de *Kids* (qu'il scénarisa dès la jeune vingtaine) aux vieillards aux poubelles style *jackass* du dernier *Trash Humpers*, en passant par la cellule familiale de *Julian Donkey-Boy* et *Gummo*, le réalisateur Harmony Korine – sorte de John Waters en moins scato et d'Ulrich Seidl en moins complaisant – embrasse la faiblesse humaine et le désespoir de ses personnages freaks et white trash en tous genres. Si certains lui reprocheront une imagerie trop gratuite, c'est parce que le cinéaste veut avant tout nous alarmer sur les images qu'il modèle et qu'il met à l'épreuve jusqu'à l'écoeurement, pour faire remonter leur nihilisme radical.

Représentation fantasmagorique, débauche d'un monde rêvé et imagé par cette génération (mais très loin du *teen movie* à la *American Pie* et *Project X*), ce poème électrisant, aussi sexy que décadent, recycle la culture pop des années 2000, de la porno chic aux jeux vidéo, de la trivialité des scènes de gros fun et d'hystérie collective sur YouTube au *bling bling* des clips de rap et de la publicité. Entre délire hallucinatoire, cauchemar toxique et fantasme éveillé, la mise en scène arty, à la fois fiévreuse et hypnotique du cinéaste – qui s'est offert le directeur photo de Gaspar Noé (Benoît Debie qui multiplie les jeux de lumière incessants, de la black light aux teintes saturées et fluo) –, évoque Malick sous Red Bull, alors que le montage déstructuré rappelle Godard sous crystal meth. Tel un DJ. en transe, Korine mixe un déferlement d'effets visuels et sonores, alors que la narration se dilate de plus en plus, laissant place à des rappels de voix off, de sons, d'images «zappées» qui tournent en boucle et de *fast forward* quasi subliminaux qui agissent comme autant d'indices prémonitoires annonçant une conclusion inéluctable.

Objet dantesque grotesque et effronté plus fragile qu'il n'en a l'air, tourbillon impressionniste sauvage inédit d'ambivalence bien boostée au mauvais goût et aux embrasements lyriques, *Spring Breakers* s'enfonce dans la saleté pop de notre époque pour en extirper au final toute la poésie et le sublime.

■ Origine : États-Unis – Année : 2012 – Durée : 1 h 34 – Réal. : Harmony Korine – Scén. : Harmony Korine – Images : Benoît Debie – Mont. : Douglas Crise – Mus. : Cliff Martinez, Skrillex – Son : Alex Altman, Aaron Glascock, Byron Wilson – Dir. art. : Almitra Corey – Cost. : Heidi Bivens – Int. : James Franco (Alien), Selena Gomez (Faith), Vanessa Hudgens (Candy), Ashley Benson (Brit), Rachel Korine (Cotty), Gucci Mane (Archie), Heather Morris (Bess) – Prod. : Charles-Marie Anthonioz, Agnès B., Jordan Gertner, Chris Hanley, David Zander – Dist. / Contact : VVS Films.